

# GEO voyage janvier-février 2013

## Désert d'Atacama, LUIS SEPULVEDA



**1 - Peu avant d'atterrir à l'aéroport de Calama,** Guillermo «Coco» Veliz, mon ami et pilote lors de nombreuses traversées du nord chilien, décide de survoler les vieilles installations de Chuquicamata, la mine de cuivre et d'or à ciel ouvert la plus grande du monde. Je sais que Coco aime le désert, d'un amour auquel se mêle parfois une grande colère pour tout ce qui s'est perdu, car le désert d'Atacama, dans toute son indescriptible beauté, est un géant qui rappelle sans cesse la fragilité de la vie et l'omniprésence de la perte.



**Vol au-dessus de Calama : un désert plein de trous humains !**

La mine de Chuquicamata s'ouvre comme une béance démesurée que mon ami n'hésite pas à qualifier de sensuelle, et il me raconte que ce fut son père, ferrailleur du désert, qui lui fit remarquer le premier qu'elle avait la forme

d'un vagin. Le vieux Veliz était un type peu sociable qui vivait en seule compagnie d'un transistor, dans les environs de Copiapo, et qui parvint à se constituer une flotte d'une vingtaine de camions Caterpillar, rebus de la mine, avec lesquels il écumait les installations abandonnées, compagnies de salpêtre et autres gisements épuisés, afin de collecter les métaux qu'il revendait aux entreprises métallurgiques. Peut-être avait-il raison, le vieux Veliz, car cette cavité que nous survolons à basse altitude donna naissance au cuivre qui électrifia une grande partie de la planète et enfanta l'espoir de plus de 30 000 mineurs, employés et techniciens qui travaillèrent ici. Mais depuis son inauguration, en 1915, jusqu'à la nationalisation du cuivre en 1971, sous le gouvernement Allende, la richesse qui sortait en lingots bénéficiait surtout aux actionnaires de la Braden Cooper & Company, une entreprise nord-américaine qui, plus tard, finança généreusement les militaires chiliens lorsqu'ils mirent fin à la démocratie par leur coup d'Etat du 11 septembre 1973.

Survoler Chuquicamata, c'est effleurer la peau ridée d'un fantôme. Le 31 août 2007 eut lieu la dernière explosion symbolique, 2 tonnes de poudre levèrent pour la dernière fois un gros nuage de pierres et de poussière pendant que les mineurs se mordaient les lèvres et disaient adieu à la grande mine.

— Tu te souviens des épiceries ? me demande Coco pendant que nous commençons notre descente vers l'aéroport de Calama.

Elles étaient énormes et s'appelaient La Verveine, Don Alcides, le Magasin de la Reine. Ces établissements vendaient tout ce que l'on pouvait imaginer. Et il y avait aussi un grand théâtre, un hôpital où naquirent des milliers de mineurs.

Je demande à Coco ce qu'il reste des temps glorieux du cuivre :

— Le trou et le silence du désert, répond-il, et les roues du Cessna touchent la terre de Calama.

**2 - La première chose que l'on apprend** en arrivant à Calama est qu'elle se trouve à 2 250 mètres au-dessus de la mer, à 1 570 kilomètres de Santiago, et qu'à l'est, on peut visiter la réserve nationale Eduardo Avaroa, riche en faune andine. Mais je n'aime pas Calama. Je ne dis pas que parmi ses 130 000 habitants il n'y a pas des gens bien, et, sans doute, sont-ils la majorité. Mais vingt-six d'entre eux me manquent, avec leurs vies, leurs noms, leurs rêves et leurs idées. Et parmi eux, l'un me manque plus encore. C'est à cela que je pense pendant que Coco règle les derniers détails de la location du 4 x 4.

Un vent froid rend le ciel limpide et transparent. J'attends Coco en allumant un cigarillo et trois jeunes gens s'approchent pour me demander du tabac. Nous partageons le plaisir de fumer, et comme nous sommes le 19 octobre, je demande si cette date leur dit quelque chose. Ils se regardent et répondent que non, que la date ne leur dit rien, mais la fille veut savoir pourquoi je pose la question.



Le 19 octobre 1973, mon ami Carlos Berger Guralnik avait 30 ans. Il était journaliste et dirigeait Radio El Loa. Il était aussi chargé des relations publiques pour la mine de Chuquicamata. Carlos exerçait sa profession avec la passion des journalistes de pure race, il militait au parti communiste. Il aimait le désert, et chaque fois que l'on se voyait, nous partions en excursions nocturnes, et emmitouflés dans de grosses couvertures, nous nous étendions sur le sol rocailleux pour observer les étoiles en nous passant la bouteille de pisco.

— C'est impossible que nous soyons seuls dans l'univers. Ce serait la solitude la plus injuste qui soit, murmurait Carlos en regardant les galaxies et un satellite qui traversait lentement le firmament.

Le 19 octobre 1973, avec vingt-cinq autres travailleurs de Chuquicamata et de l'entreprise d'explosifs DuPont, Carlos fut assassiné quelque part dans le désert, entre Calama et Antofagasta.

A Santiago, Pinochet le satrape voulait démontrer que sa guerre contre les démocrates était sans merci. Un autre criminel en uniforme commanda une caravane de la mort qui assassina de long en large dans le désert. Selon l'excuse officielle, le véhicule qui conduisait les vingt-six de Calama à Antofagasta tomba en panne et les prisonniers tentèrent de s'enfuir avant d'être tués. Jamais les militaires ne dirent où l'incident se produisit et ce qu'ils avaient fait des corps.

Mais le désert parle parfois, et en mai 2003, le sol minéral recracha deux corps : le dirigeant syndical Domingo Mamani Lopez et mon ami Carlos Berger. Ils avaient les mains attachées, les côtes cassées à force de coups et avaient reçu plus de trente balles.

Les trois jeunes gens regardent le bout de leurs chaussures pendant que je raconte ce qui s'est passé ce 19 octobre, un jour comme aujourd'hui, aussi diaphane sous le ciel immensément bleu. Avant de rejoindre Coco, je veux savoir si eux aussi ont l'habitude de regarder les étoiles, et ils me répondent que oui, qu'ils vont en groupe pour passer la nuit dans la vaste pampa. Je leur demande s'ils croient que nous sommes seuls dans l'univers.

— Non, ce serait injuste, répond la fille.

**3 - Aux environs de midi nous quittons Calama** en direction de Tocopilla. La température printanière, 20 degrés agréables, nous permet de savourer l'air sec, mais Coco insiste pour fermer les fenêtres de la voiture en me disant qu'il aime le froid d'en haut, celui du ciel, mais qu'à ras de terre, l'air finit toujours par l'enrhumer. Nous prenons la route 24, quelque 160 kilomètres nous séparent de notre destination qui, assure Coco, me réserve une surprise.

— Mais avant, nous nous arrêterons manger à Maria Elena, me dit mon ami, et nous nous lançons sur la route 5, la panaméricaine qui croise la route 24 à peu près à mi-chemin.

Le désert d'Atacama est l'un des lieux les plus polychromes de la planète. Le reflet du soleil, selon qu'il se déplace, donne au sol minéral des tons fugaces qui vont du noir intense au blanc de neige en passant par toutes les tonalités de rouge. Jamais, il ne semble le même : on peut marcher, puis revenir au même endroit quelques minutes après, et tout paraîtra différent.

Au carrefour de la route 5, nous filons vers le sud, et 30 minutes après, nous voyons le panneau «Bienvenue à Maria Elena, la dernière compagnie de salpêtre». Le bourg de 10 000 habitants toujours dévoués à l'exploitation de ce fertilisant que l'on vit partout dans le monde, «nitrates du Chili», semble avoir été soufflé par une tornade. Mais c'est un tremblement de terre, 7,7 sur l'échelle de Richter, qui frappa en novembre 2007 et effaça plus de la moitié du village.

Tous les habitants de Maria Elena, jusqu'aux chats, assure Coco, savent que le nom date de 1924, geste romantique d'un administrateur anglais désireux de rendre hommage à son épouse, Mary Ellen Comdom. Il octroya son nom à ce lieu étouffé par la poussière qui tuait les mineurs de silicose.

Depuis les débuts de l'exploitation de cette richesse qui provoqua la Guerre du Pacifique, entre le Pérou, la Bolivie et le Chili, on extrayait le salpêtre en émiettant les rochers à grands coups de masse, à mains nues dans le sous-sol hostile. Puis, en 1924, les frères Guggenheim, des Américains, inventèrent une machine qui meulait les pierres mais levait des nuages de poussière vingt-quatre heures par jour. Il y a plusieurs années, le grand poète d'Antofagasta, Andrés Sabella, me raconta qu'il avait assisté au baptême d'un enfant de Maria Elena, et que les parents du bambin le tenaient la bouche en bas, au-dessus des fonts baptismaux. Le poète demanda si c'était une coutume locale, ils lui répondirent que c'était pour que l'enfant ne s'asphyxie pas avec la poussière flottant dans l'air.

Maria Elena, comme toutes les villes du désert d'Atacama, semble appartenir à un temps incertain. Les constructions en bois paraissent dire qu'un jour leurs habitants partiront et qu'elles resteront seuls témoins de ces vies qui firent leur possible pour être dignes et accomplies.

Pendant que je savoure un délicieux cabri rôti, je demande au patron du restaurant si, par hasard, il est d'ici : il me répond qu'il est né en avalant la poudre de salpêtre, se préparant ainsi toute sa vie pour le célèbre «tu redeviendras poussière».



### **Le nitrate spécial qui sort de la mine de Maria Luisa**

**4 - Le soleil commence à plonger dans le Pacifique** quand nous apercevons Tocopilla couverte d'un scintillement orangé. J'ai admiré d'innombrables couchers de soleil autour du monde mais je dois bien avouer qu'un crépuscule sur le Pacifique chilien vu du désert est quelque chose d'émouvant et d'incomparable.

Je crois bien connaître le Chili, pourtant il me manquait ce port situé à égale distance entre Iquique, au nord, et Antofagasta, au sud. Ses rues, qui furent également frappées par le tremblement de terre de 2007, se souviennent de la présence croate, l'une des immigrations importantes des XIXe et XXe siècles. On y découvre des maisons que j'ai déjà vues à Zagreb ou Karlovac, mais en plus petit, comme s'il s'agissait de reproductions miniatures.



### **Un village perdu au bord de la mer entre Tocopilla et Iquique**

Comme il nous faut attendre encore un peu que le soleil se noie complètement, avec le secret espoir d'apercevoir à l'horizon la ligne verte porteuse de bonne fortune, nous nous asseyons à la table d'un café sur le port. En savourant sa bière, mon ami me demande ce que je pense de Tocopilla.

— Une ville du nord comme les autres. Je ne veux pas te décevoir, mais elle ne me paraît pas particulièrement attirante.

— Sais-tu ce que veut dire Tocopilla ? Le coin du diable ; et ce qui est vraiment intéressant ne se voit pas au premier regard, rétorque Coco avant de commander une autre tournée de bières.

En 1843, Tocopilla était territoire bolivien, petit port suffisamment profond pour les navires emportant le salpêtre vers l'Europe. Mais un jour, un Français nommé Dominique Latrille Lostauneau, qui officiait comme consul dans la ville de Cobija, visita l'endroit et s'émerveilla des îlots rocheux bordant la côte. Il remarqua qu'ils étaient couverts d'une épaisse cape blanche qu'étoffaient chaque jour des milliers d'oiseaux marins. Latrille Lostauneau connaissait les propriétés fertilisantes du guano, et devant ses yeux, il y avait des tonnes de guano qui n'appartenaient à personne.

A la même époque, beaucoup d'illustres notables des Etats-Unis d'Amérique abandonnèrent le trafic des esclaves africains pour celui des Chinois. On ne saura jamais combien de coolies laissèrent leur vie dans la construction du chemin de fer qui relia l'est et l'ouest de la jeune nation américaine, pas plus que l'on ne saura combien de capitaines trafiquants d'esclaves passèrent le cap Horn avec leur chargement de coolies débarqués à Tocopilla, répartis entre les faibles, assassinés immédiatement, et les forts déposés sur les îlots rocheux. Ceux-là se nourrissaient des oiseaux qu'ils parvenaient à chasser, des poissons qu'ils pouvaient pêcher, et recevaient des barils d'eau douce en échange des tonneaux de guano.

L'histoire officielle parle d'une immigration chinoise en oubliant le trafic d'esclaves, elle ne dit pas non plus que beaucoup des îlots restaient vides après des tempêtes dont les vagues dépassaient 10 mètres. La durée de vie moyenne d'un esclave chinois dans les champs de guano était de deux mois.

Puis, en 1862, un bandit de la mer appelé Joan Maristany i Galceràn, Catalan sans scrupule, leva l'ancre avec trois navires jusqu'à l'île de Rapa Nui, l'île de Pâques. Les 4 000 habitants de ce coin perdu de Polynésie l'appelèrent Marutani, «le mal qui vient d'où monte le soleil». Sa grande chasse sur l'île de Pâques enleva toute la famille royale et 1 407 hommes, femmes et enfants qui furent livrés ici, à Tocopilla. Au bout de deux mois, la famille royale avait succombé, il ne restait que quinze survivants.

Quand l'esclavage fut aboli en 1863 et que le Catalan reçut l'ordre de ramener les survivants sur leur île, quatre moururent durant le voyage, les autres contaminèrent le reste des habitants avec la variole. Aujourd'hui, au XXI<sup>e</sup> siècle, les trente-sept familles de Rapa Nui descendent des onze esclaves rapatriés.

— C'était cela la surprise qui m'attendait à Tocopilla ?

Pour toute réponse, mon ami lève sa bouteille de bière et nous restons ainsi à regarder les derniers rayons du soleil qui illuminent les îlots rocheux couverts de merde.

5 - Coco me quitte à Antofagasta. Il doit retourner à Calama pour retrouver son avion et son transport vers les villages du désert. Je grimpe dans un bus moderne et confortable en me demandant ce qui me pousse vers ce lieu maudit où je m'étais juré de ne jamais aller : Pisagua.

J'ai l'étrange capacité de dormir dans les trains, les avions, les bus. A peine assis, je sombre dans des rêves heureux où je retrouve ma famille, mes amis, les livres que j'ai lus, les films que j'ai vus. Je sais que la traversée durera huit heures par cette route 5, «panaméricaine» qui s'étire comme un trait noir entre le désert et la côte. J'ouvre à peine les yeux quand une femme dit à son fils que nous traversons la Pampa del Tamarugal et je vois les arbustes épineux, inclinés comme s'ils imploraient la clémence du soleil. Je ne sais pas si j'aime le désert, je suis un homme du Sud, mon paysage vital est fait des



forêts, des fjords, des lacs et volcans de Patagonie. Mais dans le désert, j'ai rencontré des gens exceptionnels qui ne se plaignent jamais de la dureté de la vie et partagent le peu qu'ils possèdent comme un devoir élémentaire.



### **Un étrange restaurant à Iquique.**

Je suis content de savoir qu'à Iquique m'attend Léa, une vieille amie chez qui je passerai la nuit. Car, pour le reste, je n'aime pas Iquique et le patriotisme chauvin que l'on y renifle. Les médiocres, ceux qui manquent d'imagination, ont l'habitude d'être des patriotes convaincus, et cette ville où les militaires abondent respire un air belliqueux qui empeste. En 1995, la dictature était terminée depuis cinq ans et j'avais invité Léa et son mari, tous deux médecins, à dîner dans un restaurant en bord de mer. On nous donna une bonne table, la nourriture était excellente et tout allait bien jusqu'au moment où un jeune officier s'approcha pour nous dire que «son colonel» était prêt à nous offrir le champagne si nous lui laissions notre table. Je lui répondis de dire à «son colonel» qu'il pouvait se mettre la bouteille dans le derrière, avec ou sans bouchon. Mais il nous avait gâché la fête. Aujourd'hui, l'air est plus respirable. Depuis l'appartement de mes amis, on voit la mer au loin et nous dînons sur

la terrasse. Ils veulent connaître la raison de mon voyage à Pisagua. Je leur réponds que je ne sais pas trop et que je renoncerais peut-être à la moitié du chemin.

Mais je ne renonce pas, et le lendemain, la fourgonnette de Léa nous conduit jusqu'à Pisagua. Les vieilles maisons en pin d'Oregon lui donnent un air de village pionnier et les allusions à la Guerre du Pacifique ne manquent pas. Pisagua était en territoire péruvien jusqu'en 1879, mais là, sur un promontoire, la tour d'horloge commémore l'annexion par le Chili et marque les heures des 260 habitants qui n'ont toujours pas décidé de s'en aller et de laisser l'endroit devenir une ville fantôme de plus dans le désert.

Nous admirons le théâtre à l'italienne, dont personne ne sait qui conserve les clefs, les maisons de la rue Arturo Prat, héros national chilien de la Guerre du Pacifique. Près de la gare, vestige elle aussi de l'époque du salpêtre, s'élève un palmier solitaire, couvert de poussière. C'est ce palmier que virent plus de 800 prisonniers qui passèrent ici par l'un des camps de concentration les plus brutaux de la dictature. Ici, ils furent soumis aux pires traitements que leur réservaient les militaires de la Sixième Division de l'armée chilienne. Et dans ce lieu maudit, sur ordre du général Carlos Forestier, furent assassinées dix-huit personnes, dont mon «frère», Freddy Taberna.

J'ai déjà raconté dans un livre comment mon ami s'émerveillait des petites choses de la vie et notait ce qui le captivait dans un cahier, son inventaire des prodiges du monde. Freddy Taberna m'avait mené un jour de mars au cœur du désert pour voir fleurir les minuscules roses d'Atacama qui durent à peine une heure avant que le soleil ne les brûle. J'ai raconté aussi, et ne me lasserai jamais de le faire, que Freddy Taberna, le corps détruit à force de coups, les os fracturés, le torse comme une masse de chair sanguinolente, se tint face à ses assassins, refusa d'avoir les yeux bandés et reçut les quatorze balles en chantant «La Marseillaise».

Nous sommes repartis de Pisagua par la route 40 puis la 5 pour retourner à Iquique. Ce soir-là, avec mes amis, nous avons acheté une bonne bouteille de vin pour trinquer à la mémoire de Freddy.

6 - Antofagasta est la ville la plus belle du désert d'Atacama et comme toutes les implantations humaines du Nord chilien, son histoire est liée au minerai. Mais depuis 1998, son économie est nourrie par le grand observatoire astronomique ESO (European Southern Observatory). De tous les grands centres d'observation disséminés à travers le désert, il est le plus facile d'accès, ouvert au public chaque samedi. Pour arriver jusqu'au mont Paranal, il faut rouler sur 130 kilomètres au sud par la route 5 et prendre le sentier qui grimpe jusqu'à 2 635 mètres d'altitude, où se dressent les quatre gigantesques télescopes. Le Paranal est l'une des régions les plus claires de la planète et la transparence d'un ciel sans nuage est assurée durant 360 jours.



### **Les spectacles fous du désert**

Au cours de l'ascension, on ne voit que des pierres de toutes tailles qui auront changé le jour suivant parce que, depuis que le continent américain existe, elles se divisent jusqu'à se convertir en sable fin et elles continuent de le faire, seule rumeur du désert. Bien que cela semble contradictoire, il est possible d'écouter le silence du désert.

Les quatre télescopes, entourés de panneaux solaires, apparaissent comme une vision futuriste. Chacun porte un nom mapuche : Antû (Soleil), Kueyén (Lune) Melipal (Croix du Sud) et Yepùn (Vénus). L'accueil des scientifiques chiliens et européens est très cordial, bien différent de celui d'autres observatoires entourés d'un culte du secret quasi militaire. Après m'avoir installé dans le refuge, une énorme sphère et sa coupole de verre sous laquelle croît un jardin tropical, ils me montrent les installations, les prodiges technologiques, et la nuit, ils m'invitent à rencontrer leur lointaine fiancée. Dans toute sa netteté, je vois l'étoile Eta Carinae, découverte sous ces latitudes par le télescope Antû. Pendant que j'observe la masse incandescente, ils m'expliquent qu'il s'agit d'une étoile très jeune, à peine deux ou trois millions d'années, et que sa luminosité est quatre millions de fois supérieure à celle du soleil. Apparemment, cette jeune étoile a un mauvais caractère qui se

manifeste par des explosions constantes faisant d'elle le corps le plus brillant de l'univers.

— C'est une coquette, une exhibitionniste, commente un astronome allemand en ajoutant que cette soif de briller entraînera sa perte. Eta Carinae mourra jeune, peut-être dans 500 000 ans, elle volera en éclats dans une explosion de supernova, mais le fantôme de sa lumière nous accompagnera durant de nombreux siècles.

Pendant que je dîne dans un restaurant d'Antofagasta, Coco Veliz m'appelle et, toujours laconique, me dit qu'il est ici aussi, qu'il doit voler le jour suivant vers Copiapo afin d'y porter des paquets.

— Nous volons donc ensemble, me dit-il, et je l'invite à me rejoindre pour le dîner.

Le lendemain, nous décollons très tôt et suivons la ligne de la côte, par-dessus une colonie de phoques qui saluent l'avion en ouvrant grand leur gueule. Coco tient à me prévenir de ce qui nous attend à Copiapo.

Le 5 août 2010, un éboulement se produisit dans la mine de San José, exploitation de cuivre et d'or où les accidents étaient habituels. Trente-trois mineurs se trouvèrent prisonniers à 600 mètres de profondeur et ils résistèrent jusqu'au 13 octobre dans un abri qu'ils aménagèrent eux-mêmes, démontrant la trempe et le courage dont sont capables les hommes du désert.

A peine la roche s'était-elle écroulée que les autorités et les propriétaires de la mine les donnèrent pour morts. Mais leurs camarades assuraient qu'ils étaient tous de «vieux renards» et qu'il était possible qu'ils aient survécu. Ils avaient raison puisque, dix-huit jours après l'effondrement, le 22 août, les enterrés vivants envoyèrent par une sonde une feuille de papier qui disait : «Nous sommes bien dans le refuge, les trente-trois».

Et ils sortirent vivants, parmi les camarades et les familles en joie, mais au milieu, aussi, de l'odieux show médiatique qu'avait organisé le gouvernement chilien. Dès lors, pour les trente-trois mineurs, le cauchemar commença : il y eut des cadeaux, un iPhone de la dernière génération pour chacun, des invitations à un match du Real Madrid en Espagne, une réception au palais gouvernemental de la Moneda, à Santiago, mais personne n'exigea de l'entreprise qu'elle leur verse une prime pour les jours passés sous terre, en plus de leur salaire. La mine de San José ferma temporairement et les mineurs se retrouvèrent au chômage sans un centime. Et comme cela ne suffisait pas, Copiapo vit débarquer tout un tas de gens qui voulaient voir, savoir, faire quelque chose avec ces trente-trois mineurs. Des douzaines de metteurs en scène, des écrivains qui pensaient écrire le roman des secours, des journalistes qui souhaitaient connaître leur vie sexuelle sous les tonnes de roches. Un concept nauséabond d'«information» fit de ces trente-trois des «figures médiatiques» qu'il convenait d'exploiter, de raconter, sans la moindre considération.

— De telle sorte que si tu désires parler avec l'un des trente-trois, il y a de fortes chances qu'ils t'insultent, et les mineurs savent insulter comme



personne, me prévient Coco pendant que l'imposant volcan Ojos del Salado nous signale que nous sommes tout près de l'aéroport Désert d'Atacama, à 50 kilomètres de Copiapo.

Je n'ai pas demandé à rencontrer des mineurs, mais je suis allé à la mine San José où flottaient encore des drapeaux et banderoles que le vent avait transformés en lambeaux. Une plaque commémorative était déjà passablement défraîchie et San José ressemblait à ce que devaient être les mines du XIXe siècle : une précarité absolue parce que les vies des mineurs n'ont jamais préoccupé les propriétaires.

Copiapo est une ville agréable, ses habitants sont très cordiaux, surtout quand on ne les interroge pas sur les trente-trois. En revanche, ils parlent avec fierté de leur raisin puisque des vallées fertiles s'ouvrent vers la cordillère des Andes. Ils offrent avec joie un vin excellent, vigoureux, un vin de mineur en quelque sorte, qui naît comme les larmes noires du désert d'Atacama.

LUIS SEPULVEDA (traduit de l'espagnol par Pierre Sorgue)

Luis Sepúlveda : Né en 1949, l'écrivain a connu un immense succès avec «Le Vieux qui lisait des romans d'amour» Militant incarcéré puis exilé par la dictature de Pinochet toute son œuvre publiée aux éditions Métailié, est marquée par le souci des humbles dont le seul luxe est la fraternité.

